Réponses à des questions posées par une étudiante italienne dans le cadre d'une thèse de doctorat.

1) L'antiamericanismo è uno dei tratti caratterizzanti la Nouvelle Droite, cosa significa questo concetto ? Qual è il nucleo essenziale dell'antiamericanismo ?

L'« anti-américanisme » peut être compris de deux façons : en tant que critique des Etats-Unis, et plus largement de l'« américanisme » ou de l'américanisation, ou comme un synonyme d'américanophobie. Je souscris à la première définition, pas à la seconde. Je ne suis pas américanophobe, tout simplement parce que j'ai horreur des phobies quelles qu'elles soient : les phobies sont des maladies de l'esprit, qui interdisent toute analyse, toute réflexion. (On pourrait dire que je suis phobophobe !). D'autre part, je ne parle pas des Etats-Unis par ouï-dire. J'y suis allé très souvent, j'y ai effectué plusieurs séjours, je les ai sillonnés en tout sens, de New York à Miami, d'Atlanta à La Nouvelle-Orléans, de Los Angeles à Chicago. C'est en 1963 que je m'y suis rendu pour la première fois, à une époque où je n'avais pas encore vingt ans. J'y ai vu beaucoup de choses qui m'ont plu, d'autres qui m'ont déplu. Par la suite, j'ai affiné mon jugement, tant par des lectures qu'à l'occasion de nouveaux voyages. Aujourd'hui, je compte bon nombre d'amis aux Etats-Unis. Il m'arrive aussi d'écrire dans des revues américaines. Et c'est avec un certain plaisir que je retourne de temps à autre outre-Atlantique, car j'y apprends toujours quelque chose. C'est dire que je ne prends pas les Etats-Unis comme un bloc, que je n'en ai pas une approche essentialiste. Je suis conscient de la diversité américaine, comme je suis conscient de ses limites. Je critique les Etats-Unis, je ne les diabolise pas : ils représentent pour moi un adversaire, non une figure du Mal.

Rétrospectivement, l'anti-américanisme de la ND m'apparaît avant tout comme la conséquence logique d'un certain nombre de prises de position théoriques. Les deux points importants sont la critique du libéralisme et la mise en question de la notion d'« Occident ». Le libéralisme est pour l'essentiel une idéologie d'origine anglo-saxonne, qui a trouvé aux Etats-Unis une sorte de terre d'élection. Je prends bien entendu ce terme de « libéralisme » au sens qu'on lui donne dans l'Europe continentale : la croyance en la supériorité du marché conçu comme phénomène naturel autorégulateur et autorégulé, voire comme paradigme de tous les faits sociaux, la légitimité du système de l'argent et la supériorité des valeurs marchandes, le primat de l'individu sur la communauté (« la société n'existe pas », disait Margaret Thatcher), la croyance au progrès, la conviction que l'économie est plus importante que la politique, que le commerce est intrinsèquement « pacificateur », que la liberté s'acquiert essentiellement dans la sphère privée (la « société civile »), que l'homme est sur terre pour poursuivre rationnellement son

meilleur intérêt, etc. Or, ces croyances ont toujours été partagées par l'immense majorité des Américains, qu'ils soient « de droite » ou de « gauche ». A partir des années soixante-dix, la ND s'est également attaquée à la notion d'« Occident ». L'idée générale était que ce terme n'avait plus désormais qu'un sens économique (pays occidentaux = pays développés), et que l'Europe, en tant que culture et que forme de civilisation, possédait des valeurs de référence, mais aussi des intérêts, fondamentalement distincts de ceux des Américains. A cette époque, qui était celle de la guerre froide, il s'agissait de réagir contre le mythe d'un « monde libre » nécessairement solidaire de Washington face à l'Union soviétique, mythe auxquel souscrivait alors massivement la droite, qu'elle soit « nationale » ou « libérale ». Mon sentiment était déjà que l'Europe devait retrouver les conditions de son autonomie sans s'aligner sur aucun des blocs en présence. L'objectif était de sortir de l'ordre bipolaire hérité de Yalta, d'échapper à la « tenaille » qui aliénait son indépendance, « tenaille » non seulement politique, mais aussi métaphysique (comme l'avait bien vu Heidegger), dont les deux branches étaient représentées par Washington et Moscou.

Cette critique de l'Occident avait aussi une dimension historique. Dès le début, la ND s'est opposée aux doctrines universalistes, tant religieuses que profanes. L'universalisme est un ethnocentrisme masqué : il conduit à tenir pour universelles des valeurs particulières — ici, les valeurs occidentales — et à considérer leur adoption par toutes les cultures de la terre, au détriment de leurs propres valeurs, comme une perspective à la fois possible, souhaitable et nécessaire. Au cours des deux millénaires écoulés, l'Occident n'a cessé d'être convertisseur. Il a usé de tous les moyens pour imposer cette conversion. Les différentes cultures du monde ont successivement été sommées de se convertir par les missionnaires (au nom de la « vraie foi »), les militaires (au nom du « progrès » et de la « civilisation ») et les marchands (au nom du « libre-échange » et du « développement »). Là encore, les Etats-Unis se retrouvaient au centre de la problématique, dans la mesure où les fondements biblico-puritains de leur culture n'ont cessé de nourrir chez eux, à côté d'un isolationnisme résultant du désir de ne pas être « souillé » par le monde extérieur (et notamment par une « vieille Europe » que les premiers immigrants avaient fui dans l'espoir d'instaurer une nouvelle « Terre promise »), une tendance impérialiste (la doctrine de la « Destinée manifeste ») visant à poser le modèle américain comme un modèle qui serait à la fois le meilleur, et finalement le seul possible, en sorte que le destin de tous les peuples de la terre résiderait dans leur conversion à l'american way of life. Tout ce que disait la ND sur la nécessité de respecter la diversité du monde, de défendre la « cause des peuples » et le « droit à la différence », allait évidemment contre cette prétention.

2) Se dovesse indicare un periodo, a quale farebbe risalire la nascita dell'antiamericanismo nella ND ? Prima o dopo la pubblicazione del suo libro, « Il male americano » ? Quando inizia a prender corpo concretamente

l'antiamericanismo nella Nouvelle Droite ? Qual è stato l'evento o la circonstanza che hanno fatto maturare in lei l'avversione al modello di vita americano ?

Le livre publié en Italie sous le titre Il male américano était la traduction d'un texte paru initialement dans la revue Nouvelle Ecole en janvier 1976, soit deux ans plus tôt. Ce texte synthétisait un certain nombre de réflexions qui, par définition, lui étaient elles-mêmes antérieures. Dans les toutes premières années, de 1968 à 1972-73, la ND s'était surtout occupée, dans une optique très universitaire, de questions d'ordre purement idéologique et théorique. Très vite, cependant, les premiers acquis obtenus dans ces domaines ont été confrontés à l'actualité, évolution encore accélérée par la création de la revue Eléments (qui, à la différence de Nouvelle Ecole, ne cherchait pas seulement à énoncer des principes, mais à montrer comment ces principes pouvaient servir de clés interprétatives par rapport au monde dans lequel nous vivions). C'est à partir de cette époque que nous avons commencé à donner de plus en plus d'importance aux sciences sociales, à la sociologie, à la géopolitique, aux relations internationales (et plus seulement à la linguistique, à l'archéologie, à la microphysique, à la biologie, à la polémologie, à la théorie politique « pure », etc.). L'anti-américanisme s'est formulé à partir de là, tandis que se renforçaient aussi la critique de l'« occidentalisme » et du libéralisme économique.

Par rapport à cette évolution idéologique, les événements ont joué un rôle plutôt secondaire, mais cependant non négligeable. J'en citerai personnellement deux. En 1966, à une époque où la ND n'existait pas encore, j'avais été frappé de l'ampleur des réactions antifrançaises qui s'étaient manifestées aux Etats-Unis après la décision du général de Gaulle de quitter l'appareil militaire de l'OTAN et de doter la France d'une force de dissuasion nucléaire indépendante. Ces réactions étaient déjà révélatrices de la volonté américaine de conserver à la fois la direction de l'Alliance atlantique et le monopole de l'armement nucléaire, alors même que le « parapluie atomique » américain n'offrait aucune crédibilité pour les Européens (car jamais les Américains n'auraient pris le risque d'encourir sur leur propre sol une frappe militaire soviétique pour protéger leurs alliés). Les réactions des milieux « atlantistes », tant en France qu'à l'étranger, étaient elles aussi révélatrice d'un esprit de sujétion dont on devait voir par la suite bien d'autres manifestations. Contrairement à un certain nombre de mes proches, qui étaient restés antigaullistes pour diverses raisons, notamment l'Algérie, j'ai également accueilli avec faveur la reconnaissance diplomatique de la Chine de Mao Zedong, de même que les déclarations historiques faites par le général de Gaulle au stade de Pnom Penh, en Amérique latine (« la mano en la mano ») et au Canada français (« vive le Québec libre ! »). Dans ces prises de position, je voyais l'ébauche, à l'échelle de la France, de ce que pourrait être une politique d'indépendance de l'Europe.

L'autre événement est la guerre du Vietnam, dont de Gaulle avait précisément

parlé à Pnom Penh, en annonçant de façon visionnaire la défaite des Etats-Unis. Contrairement à la plupart des milieux de droite et d'extrême droite, qui se solidarisaient une fois de plus de l'« Occident » en estimant que l'Amérique défendait dans cette affaire le « camp de la liberté » contre la « subversion communiste », j'ai très vite interprété les bombardements américains comme une forme d'agression impérialiste des plus classiques. C'est dire que la chute de Saïgon ne m'a pas fait pleurer. En témoigne ma contribution à un recueil collectif d'orientation très droitière, publié en 1975 sous la direction de Philippe Héduy, qui s'intitulait Chant funèbre pour Pnom Penh et Saïgon. En guise de « chant funèbre », mon texte appelait à prendre auprès des combattants vietnamiens une leçon d'énergie. Je lui avais donné pour titre : « Que l'Europe redevienne ! ».

A cette date, la lecture des grands classiques de la géopolitique m'avaient également convaincu que l'Europe appartenait à la puissance continentale et l'Amérique à la puissance maritime. Entre « la Terre » et « la Mer », pour reprendre les termes de Carl Schmitt, il n'y avait pas de conciliation possible. C'est à partir de cette époque, et en prenant appui sur la situation du monde telle qu'elle était alors, que j'ai commencé à envisager des stratégies d'alliance alternatives pour l'Europe. A l'époque de la Révolution culturelle chinoise, j'avais montré un certain intérêt pour la théorie des « quatre mondes » énoncée par Chou En-laï. Cette théorie proposait une alliance entre l'Europe de l'Ouest et la Chine pour équilibrer le condominium américano-soviétique. Par la suite, il m'est également arrivé de soutenir le point de vue « neutraliste » des pacifistes allemands. En 1986, j'ai publié le livre Europe, Tiers-monde, même combat, qui fut traduit en Italie la même année. J'y développais l'idée que l'Europe pourrait s'instaurer comme le chef de file de tous les pays du monde qui refusaient de s'aligner sur Washington ou sur Moscou. Cette question des « non-alignés » était alors très discutée, comme l'une des conséquences de la décolonisation.

L'événement capital qu'a représenté en 1989 l'effondrement du système soviétique et la chute du Mur de Berlin a bien entendu changé complètement la donne. Mais l'objectif fondamental, l'autonomie de l'Europe, est resté le même. La seule différence est que nous ne vivons plus désormais dans un monde bipolaire, mais dans un monde unipolaire, dominé par une hyperpuissance américaine aujourd'hui sans véritable rival. Dans cette perspective nouvelle, ce qui était encore hier impensable redevient possible : la formation d'un bloc continental associant l'Union européenne et la Russie — et, au-delà, les pays asiatiques qui pourraient être désireux de s'y joindre — afin de faire contrepoids aux Etats-Unis d'Amérique et d'instaurer un nouveau monde multipolaire. La constitution d'un axe Paris-Berlin-Moscou serait une étape essentielle pour parvenir à cet objectif.

3) Se esiste, qual è la differenza tra l'antiamericanismo della Nouvelle Droite et quello della Nuova Destra ?

Les différences que l'on a pu observer entre la Nouvelle droite et la Nuova Destra m'ont toujours paru refléter des différences de centres d'intérêt, reflet des orientations personnelles de leurs principaux animateurs. Contrairement à la ND, la Nuova Destra n'a jamais publié beaucoup de choses sur la philosophie pure, les problèmes religieux, les traditions populaires, l'archéologie ou les sciences de la vie. Elle s'est plutôt concentrée sur les sciences sociales et juridiques, la sociologie, la science politique et l'histoire des idées. Son approche, de ce point de vue, a sans doute été plus directement « politique » que celle de la ND, même si bien entendu la Nuova Destra s'est complètement ralliée à l'idée d'une nécessité de l'action métapolitique. Pour le dire autrement, si différences il y a eu, ce sont surtout des différences d'objet, plus que des différences de contenu ou de fond. Dans le domaine des sciences sociales, mises à part les inévitables particularités qui tiennent aux mentalités nationales, aux styles et aux héritages politiques nationaux, je n'ai jamais eu l'impression qu'il y ait eu des différences véritablement marquées. La critique de l'américanisme, en particulier, s'est développée dans les deux pays selon des lignes très parallèles. Le fait que la France, depuis l'époque du général de Gaulle, ait souvent manifesté vis-à-vis des Etats-Unis un souci d'indépendance que les différents gouvernements italiens n'ont de toute évidence jamais eu, ne m'a pas non plus paru avoir pesé sur la spécificité du discours des uns ou des autres. En Italie, ce fait a même pu jouer dans le sens d'une certaine clarification.

4) Quali eventi a livello internazionale hanno accompagnato l'evoluzione dell'antiamericanismo ?

J'ai déjà fait allusion à l'effondrement du système soviétique, événement qui selon moi a marqué la fin du XX[e] siècle en même temps que la fin de la modernité. Tous les événements qui se sont déroulés depuis cette date me semblent avoir justifié les thèses que j'avais exposées dès 1982 dans mes Orientations pour des années décisives, ouvrage traduit l'année suivante en Italie sous le titre Il nemico principale. La fin de l'Union soviétique a créé un vide dans lequel les Etats-Unis se sont engouffrés. Les Américains se trouvent aujourd'hui dans une position hégémonique évidente. En même temps, on enregistre chez eux des signes d'essouflement et de déclin : leur endettement a atteint des niveaux historiques, leur part dans la production industrielle et le commerce mondial ne cesse de diminuer, tandis que des puissances rivales se profilent à l'horizon. Tout leur effort consiste donc à profiter du « créneau » de temps dont ils disposent pour créer les conditions d'une pérennisation de leur hégémonie. Ils le font par les moyens où ils disposent de l'avance la plus incontestable : la technologie, les canaux d'information, la puissance militaire. Et ils le font en faisant montre d'une brutalité sans égale. Alors qu'il y a quelques années, ils feignaient encore d'encourager la construction européenne, ils désignent aujourd'hui clairement l'Europe comme un ennemi potentiel, vis-à-vis duquel ils ont adopté la stratégie « diviser pour régner ». Alors qu'il y a quelques

années, ils s'obligeaient à respecter quelques règles de droit et à tenir compte de l'opinion de leurs alliés, ils rompent aujourd'hui avec tous les principes du droit international, refusent de reconnaître la validité d'une juridiction comme la Cour pénale de La Haye, rompent les uns après les autres les traités qu'ils avaient signés (tel le traité ABM sur la course aux armements signé en 1972 avec la Russie), font bande à part dans les conférences internationales, adoptent comme doctrine officielle la guerre préventive (que le droit international a toujours assimilée à la guerre d'agression), abandonnent leurs alliances au profit de simples coalitions de circonstance, bref ne dissimulent plus leur volonté d'instaurer à l'échelle planétaire un ordre unipolaire conforme à leurs seuls intérêts. Ainsi s'expliquent leurs engagements militaires de ces dernières années, qui se sont succédé à un rythme de plus en plus rapide, avec comme objectif d'éliminer les gêneurs tout en divisant concurrents et rivaux. La guerre d'Afghanistan et la récente guerre contre l'Irak, par exemple, avaient essentiellement pour but de prendre le contrôle des sources d'approvisionnement énergétique de la Chine et de l'Europe. L'arrivée au pouvoir des « faucons » néoconservateurs qui entourent George W. Bush correspond bien entendu à une accélération de cette tendance à l'unilatéralisme et à la fuite en avant, dont le seul résultat est d'aggraver tous les problèmes que les Américains prétendent résoudre, de susciter dans le monde une vague sans précédent d'hostilité à leur endroit et d'instaurer un chaos durable dans les pays qu'ils occupent.

Mais la chute de l'Union soviétique a aussi rendu possible la globalisation. La Forme-Capital, dont les Etats-Unis sont le centre (mais non nécessairement les maîtres), y a trouvé l'occasion de se déployer sans plus aucune limite, par le jeu des marchés financiers et l'activité des firmes transnationales. L'essor d'une activité commerciale et financière échappant aux catégories de l'espace et du temps, et que plus aucune autorité ne semble être aujourd'hui en mesure de réguler, est censé aboutir à la transformation de la planète en un gigantesque marché. Ce mouvement, cependant, n'échappe pas aux lois de la dialectique : en même temps qu'elle se présente comme une puissant facteur d'homogénéisation des modes de vie différenciés et de destruction des cultures enracinées, la globalisation suscite en retour des fragmentations inédites, des prises de conscience identitaires, mais aussi des résistances convulsives et pathologiques. Benjamin Barber a résumé cette dialectique par la formule : « McWorld vs. Djihad ». Il n'est pas sûr qu'à ce jeu, les Etats-Unis soient finalement gagnants. D'autant que, concernant les relations transatlantiques, la globalisation exacerbe aussi la rivalité économique, commerciale, technologique, etc. entre l'Europe et l'Amérique. L'« anti-américanisme » me paraît, dans ces conditions, avoir encore de beaux jours devant lui.

5) In che modo ha manifestato (o non ha manifestato) la sua avversione all'« american way of life » ? Solon con articoli pubblicati nelle riviste dell'area o ci

sono state altre forme di manifestazione ? Si ricorda quali sono state le più eclatanti ?

Je répéterai ici ce que j'ai dit plus haut : je ne suis pas américanophobe. S'il y a dans l'« american way of life » bon nombre de choses que j'éxècre ou que je trouve ridicules, il y en a aussi qui me paraissent plutôt sympathiques (le sens de la communauté, des rapports humains souvent plus immédiatement cordiaux que dans un pays comme la France, même s'il s'agit d'une cordialité superficielle, la qualité de certains débats intellectuels ou scientifiques, l'influence historique du fédéralisme, etc.). Et je n'oublie pas non plus ce que je dois à de grands écrivains américains comme Steinbeck, Faulkner, Melville, Hemingway, Dos Passos ou Mark Twain ! Je ne parlerai donc pas d'« aversion », mais plutôt d'esprit critique. Cette critique, il est évident qu'en tant qu'intellectuel, c'est essentiellement dans mes écrits que je l'ai exprimée. La ND s'étant toujours présentée comme une mouvance intellectuelle et culturelle, c'est également par le biais d'ouvrages, de colloques, de conférences, de séminaires de formation, que l'« anti-américanisme » s'y est trouvé relayé. En certaines occasions, toutefois, il m'est arrivé de m'engager personnellement de façon plus « physique ». Je pense notamment aux manifestations contre les agressions militaires américaines auxquelles j'ai régulièrement participé, et surtout surtout à la grande campagne contre la guerre au Kosovo — durant laquelle des villes européennes furent bombardées pour la première fois depuis 1945 par les forces de l'OTAN —, campagne qui fut organisée à l'échelle internationale par la ND et connut un succès certain (la pétition lancée à cette occasion a permis de recueillir plus de 70 000 signatures). On peut ajouter à cela, pour l'anecdote, des gestes à caractère purement symbolique : jamais de ma vie, par exemple, je n'ai accepté de porter un blue jeans !

6) La ND ha sempre cercato di andare oltre la dicotomia destra-sinistra. Infatti le sue idee provengono sia dal mondo della destra che da quello della sinistra. Anche per quanto riguarda l'antiamericanismo è cosi ? In quali aspetti l'antiamericanismo della ND è vicino, se non uguale, all'antiamericanismo che nutre la sinistra ? E a quale sinistra si refiresce ?

La droite a toujours été divisée sur les Etats-Unis. Dans le camp pro-américain, on trouve bien entendu la droite d'orientation idéologique libérale qui, non sans raison, a toujours regardé, d'abord l'Angleterre, puis l'Amérique, comme les patries d'élection du libéralisme économique, mais aussi une grande partie de la droite conservatrice ou conservatrice-libérale, qui a l'habitude d'opposer la « bonne » Révolution américaine de 1776, ordonnée à l'idée de liberté, à la « mauvaise » Révolution française de 1789, ordonnée à celle d'égalité. Cette droite conservatrice et bourgeoise s'est souvent affirmée solidaire des Etats-Unis, soit pour les raisons historiques que je viens d'évoquer, soit pour des raisons d'intérêt économique, puisque c'est une famille de pensée ralliée de longue date à la logique du capital,

soit encore pour des raisons politiques (l'Amérique comme chef de file du « monde libre » à l'époque de la guerre froide, ou comme « rempart » contre l'islamisme aujourd'hui). A côté de cette droite atlantiste, il y a aussi un autre courant qui a constamment exprimé sa sympathie pour l'Amérique pour des raisons d'ordre « ethnique », sinon raciale. Dans le passé, des auteurs comme Gustave Le Bon ou Georges Vacher de Lapouge ont l'un et l'autre considéré, dans des optiques d'ailleurs différentes, que le monde anglo-saxon constituait un modèle d'organisation « rationnelle » et d'« efficience » intrinsèquement supérieur à celui des pays latins. On constate une position analogue chez de nombreux partisans de l'eugénisme ou du darwinisme social, doctrines dont les principaux fondateurs furent eux-mêmes des Anglo-Saxons.

Face à ces diverses droites pro-américaines, on trouve aussi, bien entendu, un courant hostile aux Etats-Unis. Dans sa forme la plus commune, cette hostilité s'est exprimée par la dénonciation du « matéralisme » américain, de la « vulgarité » de l'american way of life, ou encore du règne envahissant du « machinisme ». On en trouve l'écho chez des hommes aussi différents que Maurras, Robert Aron ou Montherlant. Parallèlement, dans la droite radicale, l'Amérique a aussi été dénoncée comme un pays sans véritable histoire et surtout sans unité « ethnique », comme un pays bâti par des vagues successives d'émigrants, symbole par excellence du « cosmopolitisme » et du métissage. Cette critique était parfois nuancée par certains clivages, les uns se bornant à opposer dans une optique raciste les Blancs aux minorités de couleur (Noirs et Chicanos), les autres opposant plutôt, dans une optique « culturelle » héritée de la guerre de Sécession, les « méchants » WASP et les « gentils » Sudistes.

La critique de droite des Etats-Unis n'a pas eu sur moi une influence décisive. La dénonciation du matérialisme pratique des Américains est à mes yeux toujours restée superficielle, faute de s'être adossée à une réflexion en profondeur sur les fondements idéologiques du capitalisme libéral. Quant à la critique des milieux radicaux, j'y souscris encore moins. D'une part, ce sont les Blancs, et non les Noirs ou les Chicanos, qui ont été historiquement été porteurs de ce qu'il y a de plus négatif dans l'« idéologie américaine » (le puritanisme, la mentalité bourgeoise, la légitimation de l'argent, etc.). D'autre part, je n'ai jamais idéalisé outre mesure le « vieux Sud », même si j'éprouve bien sûr une certaine sympathie pour la revendication en faveur des « droits des Etats ». Il me semble en outre que l'incontestable patriotisme américain, fondé à la fois sur la Constitution et sur l'idée d'une « mission » universelle à laquelle les Etats-Unis seraient voués — patriotisme qui est aujourd'hui certainement plus fort que celui que l'on peut observer dans la plupart des pays européens (ainsi qu'on l'a vu encore récemment après les attentats du 11 septembre) —, dément à lui seul l'idée selon laquelle une nation aussi « hétérogène » que l'Amérique serait incapable d'un vouloir-vivre ensemble.

L'anti-américanisme de gauche, tel qu'il s'exprime aujourd'hui dans la fraction de la gauche ou de l'extrême gauche qui n'a pas renié l'essentiel de sa tradition politico-idéologique en se ralliant sans état d'âme à la société de marché, m'apparaît plus conséquent. Il a eu moins le mérite de ne pas s'épargner une analyse sérieuse que ce sont l'impérialisme et le capitalisme libéral. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'un certain nombre d'auteurs américains y ont eux-mêmes contribué, par exemple Noam Chomsky ou Immanuel Wallerstein. Cet anti-américanisme a cependant lui aussi ses limites. Il reste parfois empreint d'un vieux relent de marxisme, ou se borne (comme le faisait Pierre Bourdieu) à ne voir dans le capitalisme et l'impérialisme qu'une affaire de dominants et de dominés. Cet aspect existe bien entendu, mais il n'épuise pas la question, surtout de nos jours. L'aliénation capitaliste ne se réduit pas à un problème de classes, mais se manifeste avant tout par une transformation générale des esprits : la conformation de l'imaginaire à l'idéologie de la marchandise. C'est ce qu'ont fort heureusement compris d'autres auteurs de la gauche non conformiste, comme Serge Latouche, Alain Caillé, Jean Baudrillard ou certains théoriciens écologistes, qui appellent sans équivoque à rompre avec un système de représentations sociales-historiques fondé sur les valeurs économiques et marchandes, sur le mythe de la croissance et du « développement », sur l'idéologie du travail et l'axiomatique de l'intérêt. Mes positions sont de toute évidence très proches des leurs, à ceci prés que les traits les plus négatifs de l'« idéologie américaine » me paraissent relever de l'infrastructure sociale plus que d'une superstructure imposée.

7) Secondo lei l'antiamericanismo della ND ha subito un cambiamento nel tempo o prevale une linea di continuità ? E se c'è stato un cambiamento, quale è stato l'evento o il motivo determinante ?

La critique de l'américanisme ne me semble pas avoir changé fondamentalement au sein de la ND, mais elle s'est incontestablement précisée. Sous l'influence de diverses lectures, elle est devenue plus argumentée. L'actualité, dont nous avons déjà parlé, a aussi joué son rôle. Depuis la chute du Mur de Berlin, l'américanisation du monde a grandement progressé, l'impérialisme américain s'est fait de plus en plus avoué, la globalisation a généralisé cette problématique. Enfin, à date récente, l'Union européenne s'est vue confrontée de manière beaucoup plus vive que par le passé à une véritable crise des relations transatlantiques. C'est sans doute la raison pour laquelle, à l'intérieur du discours de la ND, l'anti-américanisme s'est affirmé avec encore plus de force depuis quelques années.

8) Gli esponenti della Nouvelle Droite hanno mantenutto tutti lo stesso attegiamento nei confronti dell'antiamericanismo ? E se non è cosi, per quali motivi qualche membro si è dissociato da questa linea di pensiero ? Può farmi degli esempi in merito ?

Je n’ai pas souvenir que la critique des Etats-Unis ait jamais soulevé à l’intérieurde la ND la moindre discussion de fond. Je le regrette à certains égards, car un désaccord bien formulé peut engendrer un débat fructueux. De tels débats ont pu avoir lieu sur d’autres sujets, comme par exemple l’Europe, la régionalisation, le fédéralisme, la pensée communautarienne, etc. Sur l’anti-américanisme, cela n’a pas été le cas. Je me souviens seulement que la publication du numéro de Nouvelle Ecole sur l’Amérique a conduit l’un de nos amis de l’époque, François d’Orcival, a démissionner du comité de rédaction de la revue. Mais c’est là un événement très mineur, car François d’Orcival, qui a depuis lors fait une très belle carrière à la tête de l’hebdomadaire conservateur-libéral et très pro-américain Valeurs actuelles, n’a jamais été à proprement parler membre de la Nouvelle Droite. Pour être complet, il faudrait aussi signaler que Guillaume Faye, qui fut jusqu’en 1985 environ l’un des animateurs de la ND, a pris récemment des positions qui se situent très exactement à l’opposé de celles qui étaient les siennes à l’époque où il appartenait à la Nouvelle Droite. Dans ses derniers ouvrages, il se livre à une critique convulsive de l’islam, critique exprimée dans un style quasi apocalyptique (la « convergence des catastrophes ») d’où il ressort que les Etats-Unis ne sont plus à ses yeux qu’un adversaire secondaire, sinon un allié objectif. Mais comme Faye n’appartient plus depuis longtemps à la ND, cela ne change rien à ce que je viens d’indiquer. Sur l’anti-américanisme, il y a toujours eu quasi-unanimité au sein de la ND. Il y a seulement pu avoir des nuances dans la manière de l’exprimer, nuances qui tiennent au tempérament des hommes, à leur style, à leur façon d’aborder les problèmes.

9) La Nuova Destra italiana dopo il 1994 si è praticamente dissolta, visto che non possiamo considerare le Nuove Sintesi una mera prosecuzione di quell’esperienza. In Francia è accaduto un fatto simile oppure la Nouvelle Droite è ancora una corrente di idee vitale ? E se si, pensa che riuscirà un giorni a risollevare le sorti della quasi dissolta ND ?

Le passage de la Nuova Destra aux Nuove Sintesi relève à mon avis plus d’une mutation que d’une dissolution. Inévitablement, comme toujours, celle-ci a associé des éléments de rupture à des éléments de continuité (les publications, par exemple, sont les mêmes). Elle reflète aussi, de toute évidence, l’évolution personnelle du principal animateur de l’ex-Nuova Destra, Marco Tarchi, évolution assez peu différente de la mienne, au moins pour l’essentiel, puisqu’elle s’est à bien des égards nourrie de lectures communes (et d’une lecture mutuelle).

Pour ma part, je n’ai jamais été satisfait de l’étiquette de « Nouvelle Droite » qui, comme vous le savez, n’est pas une auto-appellation, mais une formule popularisée par la grande presse à partir de 1979, soit onze ans après la naissance de la mouvance que j’ai contribué à créer. Dès le début, cette étiquette m’a paru avoir une résonance immédiatement politique qui ne correspondait pas aux formes d’activité, culturelles, intellectuelles et métapolitiques de la ND. Le mot « Nouvelle » avait

certes l'avantage de reconnaître une rupture par rapport au passé — mais chacun sait bien aussi qu'il n'y a de nouveautés que relatives ! Quant au mot « Droite », il enfermait d'emblée dans un champ politico-idéologique beaucoup trop restreint, et surtout beaucoup trop flou, une école de pensée aux ambitions plus vastes. Les choses se sont encore aggravées par la suite, d'abord lorsque l'appellation de « Nouvelle Droite » a commencé à être attribuée, dans certains pays, à divers groupes ou mouvements dont les idées n'avaient strictement rien à voir avec celles de la Nouvelle Droite « historique » (exemples paradigmatiques : la New Right américaine ou les « Nouvelles Droites » des pays d'Europe de l'Est), et ensuite lorsqu'il est apparu clairement que la distinction gauche-droite devenait elle-même de plus en plus obsolète. Bien entendu, il a toujours existé des droites et des gauches différentes (avec pour conséquence que certaines de ces droites avaient plus d'affinités avec certaines gauches qu'avec les autres droites, l'inverse étant également vrai à gauche), si bien que les politologues n'ont jamais pu s'entendre sur une définition unitaire de ces deux concepts. Mais avec l'avènement de la postmodernité, la confusion s'est accrue. D'une part, on a vu les grands partis de droite et de gauche adopter des pratiques gouvernementales « recentrées » au point de venir indiscernables. D'autre part, les principaux événements qui se sont produits depuis vingt ans (construction européenne, réunification allemande, guerre du Golfe, etc.) ont créé à l'intérieur de chaque famille politique des clivages transversaux inédits. Continuer, dans ces conditions, à raisonner en termes de « droite » et de « gauche », a pour seul résultat de multiplier les équivoques. Et si l'on passe sur le plan intellectuel (car c'est surtout la vie politique parlementaire « classique » qui maintient l'illusion d'une validité du clivage droite-gauche), une telle démarche est encore moins opérationnelle. L'immense majorité de ceux qui contribuent aujourd'hui, à un titre ou à un autre, au travail de réflexion et de production des idées ne sont en effet plus situables sur l'échiquier droite-gauche. J'ajouterai enfin que, si l'on voulait malgré tout parler encore en termes de « droite » et de « gauche », alors il faudrait immédiatement remarquer que, depuis vingt ans, « la gauche » est devenue de moins en moins marxiste, tandis que « la droite » devenait de plus en plus libérale. Ce qui explique pourquoi j'éprouve encore plus de mal à me reconnaître dans la seconde que dans la première.

Le problème est qu'en France tout au moins — car il semble en aller différemment en Italie —, il est extrêmement difficile de se défaire d'une appellation qu'on vous a donnée, surtout lorsque celle-ci a été largement répandue. Pour répondre à certaines questions, y compris dans cet entretien, je suis donc bien obligé d'utiliser l'expression de Nouvelle Droite. Mais je ne le fais qu'à contre-cœur. D'une façon générale, je l'emploie le moins possible. Pour répondre plus directement à votre question, je dirais donc que le courant de pensée auquel on a donné le nom de ND reste aujourd'hui bien vivant, mais qu'il aspire lui aussi à de « nouvelles synthèses » beaucoup plus qu'au maintien d'une étiquette qui n'a plus lieu d'être. Je crois par ailleurs beaucoup moins que par le passé, non à l'utilité des groupes ou des

associations, mais à la possibilité d'une démarche théorique collective. Il y a trente ou trente-cinq ans, j'espérais voir naître une nouvelle Encyclopédie. C'était pécher par idéalisme. J'ai rapidement constaté que le travail de la pensée ne peut jamais être que le fait de quelques uns, qu'on ne transforme pas en intellectuels des gens qui n'en ont pas la vocation (ou les capacités) et, inversement, que vouloir parler au nom d'un « nous » en matière d'idées condamne trop souvent à l'autocensure, à la langue de bois ou à la médiocrité. Je crois que l'œuvre d'un homme doit être lue et appréciée pour ce qu'elle est : l'œuvre de cet homme et rien d'autre. C'est dans cet esprit que j'ai depuis longtemps résolu d'écrire. En toute liberté.